

Méditation

Renoncer pour avancer sur la route

Dans les passages essentiels de notre vie, nous faisons, tous et toutes, la déroutante expérience du renoncement. Qu'on le veuille ou non, en effet, pour avancer, pour dépasser l'épreuve qui nous atteint, il faut renoncer. Première étape de toute quête existentielle, le renoncement n'est rien d'autre qu'un arrêt nécessaire pour passer d'un besoin aliénant à un désir libre.

Souvent compris comme une dépossession, le renoncement revient, de fait, à une acquisition, une reconnaissance. Par le renoncement, je reconnais qu'aucune image de l'ami·e que je crois connaître ne rendra jamais compte de son être tout entier. Dans le présent de tout renoncement qui n'est pas, répétons-le, oubli de soi, j'abandonne peu à peu jalousie et comparaison. Je cesse de réduire à moi tout ce qui n'est pas moi. Le renoncement devient alors ouverture au désir, il devient accomplissement du désir.

« Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il renonce à lui-même et prenne sa croix et qu'il me suive » dit Jésus dans l'évangile de Marc (8,34).

Rien de très réjouissant, en apparence, dans cette parole qui semble nous appeler à un réel abandon. La tradition antique de l'ascèse, notamment dans les premiers siècles de la chrétienté, a d'ailleurs souvent donné cette image d'une obéissance absolue, conjointe à un refus de toute satisfaction, de toute jouissance. De même, un protestantisme rigoureux voire rigoriste a pu donner cette impression d'une volonté rigide obéissant à une loi stricte. Dans les deux cas de figure, le renoncement apparaît comme une valeur destinée à donner du prix à une telle existence.

Et pourtant, lorsque Jésus s'adresse à ses disciples et à la foule pour leur parler de renoncement, il vise tout autre chose. Déjà, Jésus ne dit pas qu'il faut « porter » sa croix mais qu'il faut la « prendre », la lever de terre. Il y a là quelque chose de très actif, de volontaire, de décidé. Rien d'un châtement, d'une condamnation que l'on subirait.

Quant à la croix, elle représente bien sûr un supplice connu à l'époque, mais surtout elle signifie que le condamné porte la charge qu'il est capable de porter. Porter sa croix devient alors davantage soulever la charge que je suis capable de porter. Renoncer à soi-même, c'est renoncer à porter plus que ce que l'on peut porter. Il ne servirait donc à rien de conserver plus que de raison. Plus que ce que soi-même on est capable de conserver.

Mais la croix peut encore renvoyer à une autre interprétation que celle du supplice ou de la charge. En effet, on peut aussi se rappeler de plusieurs passages de la Bible hébraïque (en particulier en Ézéchiel 9,4 : « Le Seigneur dit [à l'homme

vêtu de lin] : “passe au milieu de la ville, au milieu de Jérusalem ; fais une marque sur le front des humains qui gémissent et se plaignent à cause de toutes les abominations qui se commettent au milieu d’elle” ». Or la lettre *taw*, la marque sur le front, avait primitivement la forme d’une croix. En ce sens, porter sa croix, c’est reconnaître et assumer la marque donnée par Dieu.

Ce qui finalement se cache derrière le renoncement, c’est l’abandon d’une certaine prétention. Prétention religieuse de certains à s’attribuer le monopole de la foi, prétention des Églises à vouloir répondre seules aux grandes questions existentielles, prétention d’autres encore à assumer une seule tradition possible, une seule doctrine, une seule lecture, une seule foi.

Qu’y aurait-il alors à conserver si ce n’est cet unique acquiescement à la parole du renoncement ? à la parole qui enjoint de soulever la charge journalière dont on se sent capable ; à la parole qui rappelle la marque donnée par Dieu, elle qui fait de nous les signes du Divin sur la terre des vivants.

Isabelle Graesslé